

DAVID BELL

Fleur de cimetière

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy



« POLAR »
INTERNATIONAL



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tom et Abby Stuart avaient tout pour être heureux : un mariage parfait, une vie confortable et une merveilleuse petite fille de douze ans, Caitlin. Jusqu'à ce que Caitlin disparaisse sans laisser de traces. Pendant un temps, le couple s'accroche à tous les espoirs, toutes les fausses pistes, mais cette vaine attente et le poids de la culpabilité finissent par avoir raison de leur union.

Quatre ans plus tard, au lendemain des funérailles organisées en sa mémoire, Caitlin réapparaît – sale, hirsute, étrangement calme. La jeune fille refuse d'expliquer ce qui lui est arrivé. Et lorsque la police arrête un suspect lié à l'affaire, Caitlin refuse de témoigner contre lui, laissant les Stuart face à une seule alternative : abandonner l'espoir que justice soit faite ou prendre les choses en main. Tom se lance dans une quête obsessionnelle de la vérité, mais rien de ce qu'il a vécu jusqu'alors ne l'a préparé à ce qu'il est sur le point de découvrir.

Savez-vous réellement qui sont vos enfants ? Croyez-vous sincèrement pouvoir les protéger ? Êtes-vous vraiment ce qu'il y a de mieux pour eux ? Avec ce premier roman, David Bell signe un suspense psychologique implacable en forme de huis clos familial et s'affirme d'emblée comme un maître du polar en chambre froide.

DAVID BELL

*David Bell vit à Bowling Green, dans le Kentucky, où il enseigne l'écriture.
Quand il n'écrit pas, il aime se promener dans le cimetière près de chez lui.*

Titre original :

Cemetery Girl

Éditeur original :

New American Library / Penguin Group, New York

© David Bell, 2011

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01667-8

DAVID BELL

Fleur de cimetière

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy

ACTES SUD

*À la mémoire de mon père,
Herbert Henry Bell (1932-2011).*

PROLOGUE

Quelques mots au sujet de ma fille.

Ma fille a disparu, et il y a eu des moments où je me suis demandé si elle n'y était pas pour quelque chose.

Caitlin ne ressemblait pas aux autres enfants : elle n'était ni immature ni naïve. Ce n'était pas une ingénue. Au contraire, elle faisait preuve d'une compréhension peu commune de la manière dont fonctionnaient le monde et les êtres humains. Elle s'en était servie plus d'une fois pour me tromper, et pour cette raison – même si j'ai honte de l'admettre – je me suis parfois interrogé sur sa part de responsabilité dans ce qui est arrivé.

Caitlin a disparu il y a quatre ans de ça, à l'âge de douze ans. Mais la première fois que j'ai pris conscience de ses talents de dissimulatrice, elle n'en avait que six, et nous passions notre samedi ensemble. J'ai vécu beaucoup de journées comme celle-là avec Caitlin, et dans mon souvenir elles font toujours partie des plus heureuses : simples, paisibles, aussi sereines et tranquilles que de se laisser porter au fil de l'eau.

Ce jour-là, Caitlin jouait avec un groupe d'enfants du quartier. À l'époque, plusieurs familles vivaient dans notre rue, et nos jeunes enfants avaient tous à peu près le même âge. Ils s'amusaient dans les jardins, jouaient à la balançoire ou à sauter dans les feuilles mortes. Où qu'ils aillent, des adultes les gardaient à l'œil ; c'était pour ça que nous aimions ce quartier.

Malheureusement, peu de temps après notre installation et la naissance de Caitlin, la municipalité a fait agrandir le boulevard perpendiculaire à notre rue pour améliorer le trafic. La

circulation a augmenté. Tous les parents étaient inquiets, et certains ont parlé de déménager. Mais nous voulions rester, alors nous avons établi une nouvelle règle avec Caitlin : *Ne traverse jamais la rue si personne ne te surveille. Jamais.*

Quoi qu'il en soit, en ce samedi fatidique – que je ne viendrais à considérer comme tel que plus tard –, ma femme Abby était de sortie pour la soirée, et j'étais en train de faire revenir des steaks dans une poêle, me débrouillant comme toujours pour asperger le dessus de la cuisinière d'une généreuse quantité de graisse, tandis que des frites surgelées cuisaient dans le four : le repas typique du père à qui on a laissé sa fille.

À l'heure du dîner, je suis sorti dans le jardin, m'attendant à trouver Caitlin et les autres enfants dans les parages, ou du moins à entendre leurs voix. Mais non. Debout dans l'ombre de fin d'après-midi du grand érable planté devant notre maison, j'ai regardé d'un côté puis de l'autre, à la recherche de Caitlin et de sa petite bande. J'allais crier son nom quand je l'ai enfin aperçue.

Elle se tenait au bout de la rue, à l'intersection agrandie quelques années auparavant. Je l'avais reconnue de loin car elle portait ce jour-là un haut rose vif, dont la couleur électrique contrastait violemment avec les tons bruns et orange de l'automne. Je me dirigeais vers elle, la main levée pour lui faire signe, lorsqu'elle est descendue du trottoir d'un pas rapide.

Je ne saurai jamais si elle avait vu la voiture.

Le véhicule a tourné dans notre rue, plus vite qu'il n'aurait dû, et son pare-chocs a envahi mon champ de vision, surgissant derrière Caitlin comme une mâchoire d'acier béante.

Mon cœur a cessé de battre.

Je me suis figé et, pendant une éternité, le temps s'est suspendu.

Puis le conducteur a écrasé les freins et pilé à quelques pas de mon enfant.

À deux doigts de la broyer.

Mais Caitlin n'a pas hésité. Avec un bref coup d'œil à la voiture, pourtant toute proche, elle a continué de traverser la rue, pénétré dans un jardin et disparu à l'arrière d'une maison comme si de rien n'était. Je suis resté cloué sur place, comme pétrifié, la bouche figée en un cri qui n'est jamais sorti.

Après un temps d'arrêt, la voiture est repartie. Elle a longé la rue lentement, passant juste devant moi. Un couple qui devait avoir mon âge occupait les sièges avant ; l'homme conduisait. Sa femme, ou sa petite amie, agitait frénétiquement les bras, l'air furieux, lui reprochant sans doute son imprudence. L'homme levait la main droite en un geste apaisant, comme pour lui demander de se calmer, de le laisser s'expliquer. Ils ne m'ont même pas remarqué.

Qu'aurais-je dû faire ? Les forcer à s'arrêter pour leur hurler dessus ? Tirer l'homme de la voiture et le bourrer de coups de poing ? La vérité, c'était que Caitlin s'était jetée devant eux, et que s'ils l'avaient percutée ou écrasée, je n'aurais pas pu les tenir pour responsables de l'accident. Ma fille s'était montrée imprudente, terriblement imprudente ; mais surtout, elle avait désobéi. Et moi aussi, j'avais été imprudent. Je l'avais laissée partir trop facilement, sans réfléchir. En tant que parent, j'avais ma part de responsabilité.

Je suis retourné dans la maison, où planait une épaisse odeur de viande frite, et j'ai attendu le retour de Caitlin.

On pourrait croire que ma colère grandissait avec l'attente, que je faisais les cent pas en fulminant, réfléchissant à la punition appropriée pour cette enfant qui m'avait ouvertement désobéi et avait failli en mourir. Mais non. Abby et moi avions décidé de ne jamais hausser le ton devant Caitlin, et nous n'aurions en aucun cas levé la main sur elle.

Environ une demi-heure plus tard, Caitlin s'est engouffrée par la porte d'entrée. Elle est arrivée tranquillement dans la cuisine et a bondi sur une chaise.

J'ai déposé des assiettes en carton et des serviettes sur la table. Caitlin a reniflé, puis soufflé proprement dans un mouchoir. Elle m'a regardé, le visage réjoui, plein d'attente.

“On mange ?

— Pas tout de suite. Caitlin, ma puce, j'ai une question à te poser.

— Quoi ?”

J'ai pris une profonde inspiration. “Est-ce que tu as traversé la rue quand tu jouais dehors ? Est-ce que tu as traversé sans permission ?”

Elle n'a pas rougi, cillé ni dégluti. "Non, papa.

— Tu es sûre, ma puce ? Tu es sûre que je ne t'ai pas vue traverser ?"

D'une voix calme, elle a répondu : "J'en suis sûre, papa."

J'ai tordu la serviette en papier que je tenais entre les doigts, puis l'ai lâchée sur la table. Caitlin n'a pas eu l'air de le remarquer. Elle me regardait bien en face, avec de grands yeux innocents. Tout à fait candide.

J'ai insisté. "Donc tu n'as pas failli te faire renverser par une voiture en traversant la rue ? Je t'ai vue, ma chérie. Je te surveillais depuis le jardin."

Son visage a changé légèrement de couleur. Ses joues se sont empourprées, et même si Caitlin n'était pas une pleurnicharde, je me suis dit qu'elle allait peut-être craquer, prise en flagrant délit de mensonge. Mais elle n'a pas cédé. Elle a gardé contenance, une vraie petite joueuse de poker de six ans.

"Non, papa. Je n'ai pas traversé."

Je ne me suis pas mis en colère, ne l'ai pas envoyée dans sa chambre, ne lui ai pas donné une leçon de morale sur l'importance de dire la vérité. Je me suis contenté de me lever de table pour aller remplir son assiette, puis je suis revenu la déposer devant elle. Assis tous les deux dans la cuisine à la lumière déclinante du soleil, nous avons mangé nos hamburgers frites comme une belle petite famille américaine. Tout en mâchant notre nourriture, nous avons discuté des amis de Caitlin et de l'heure à laquelle sa mère allait rentrer. Nous n'avons plus jamais évoqué cet événement ni l'accident mortel qui avait failli se produire.

Et je n'en ai jamais parlé à Abby.

Tous les parents finissent un jour ou l'autre par se rendre compte que certains aspects de leurs enfants leur resteront à jamais cachés. Peut-être l'ai-je découvert plus tôt que d'autres. Pour une raison que j'ignore, les profondeurs insondables de Caitlin ont formé un trou noir au centre de mon être ; et lorsqu'elle a disparu, six ans plus tard, j'ai souvent repensé à ce moment.

PREMIÈRE PARTIE

Le chien avait compris qu'il ne reviendrait pas.

Lorsque j'ai agité sa laisse en m'approchant de la porte, Frosty ne m'a pas suivi. Au lieu d'accourir immédiatement à ce bruit comme d'habitude, griffes cliquetant sur le parquet, il s'est détourné, la tête baissée, le regard fuyant. Je l'ai appelé, mais il m'a ignoré. Alors je me suis avancé vers lui.

Frosty était un gros chien, un labrador jaune sable, doux, affectueux, et assez intelligent pour déceler quelque chose d'inhabituel dans ma voix, quelque chose qui lui disait que cette promenade ne serait pas ordinaire.

Quand j'ai essayé d'attraper son collier, Frosty a rentré la tête dans les épaules pour m'empêcher d'attacher la laisse. De près, je sentais l'odeur pénétrante de son pelage, son souffle chaud sur ma main.

“Frosty, arrête.”

De plus en plus agacé, j'ai serré les dents, grinçant des molaires. Il s'est rétracté davantage. Sans réfléchir, j'ai levé ma main libre pour lui donner une petite tape sur le museau. Son glapissement m'a surpris, et j'ai immédiatement éprouvé la sensation d'être un pauvre imbécile, un impardonnable salaud. Je ne l'avais jamais frappé avant, même pas pendant son dressage.

Il s'est recroquevillé encore plus, mais quand j'ai à nouveau tendu la main, il a levé la tête pour me permettre d'attacher la laisse à son collier.

Je me suis redressé avec un profond soupir, envahi par un sentiment d'impuissance.

“Qu'est-ce qui se passe ?”

Debout à la porte de la cuisine, Abby, les cheveux tirés en queue de cheval, m’observait avec de grands yeux. Elle était pieds nus, et portait une jupe noire et un chemisier à rayures, même si on était samedi : elle qui avait l’habitude des tenues décontractées le week-end s’habillait désormais de la même façon tous les jours, apprêtée comme pour partir à l’église – ce qui était souvent le cas.

“Rien, ai-je répondu.

— J’ai cru que le chien avait aboyé.

— Oui. Je l’ai frappé.”

Elle a plissé les yeux.

“Je m’en débarrasse. Je l’emmène à la fourrière.

— Oh, a-t-elle dit, portant une main à sa poitrine.

— Ce n’est pas ce que tu voulais ? Ça fait presque un an que tu m’en rebats les oreilles.

— C’est vrai. Mais je croyais que tu n’étais pas d’accord.”

Frosty était assis à mes pieds, la tête basse. Vaincu. Le frigo s’est mis en marche avec un bourdonnement sourd avant de se taire. J’ai haussé les épaules.

“Tu dis tout le temps qu’il faut qu’on passe à autre chose, non ? Qu’on tourne la page.”

Elle a acquiescé, un peu hésitante. Ces dernières années, le visage d’Abby trahissait rarement l’incertitude. Son engagement auprès de l’église lui donnait un air assuré, comme si elle ne doutait jamais de rien. Sauf de moi. Je savais qu’elle nourrissait des doutes à mon sujet. En dernier recours, j’avais décidé de sacrifier le chien – un gage de bonne volonté. Mais je n’avais pas pensé qu’elle me laisserait aller jusqu’au bout. J’avais cru que lorsqu’elle verrait Frosty en laisse, prêt à partir pour la fourrière, elle m’arrêterait.

Les larmes aux yeux, elle a pris une inspiration.

“Je crois vraiment qu’on a besoin de ça, Tom, a-t-elle dit en soupirant. Avec la cérémonie commémorative qui approche, je pense qu’on peut passer à autre chose.” Elle a poussé un nouveau soupir, qui ressemblait plutôt à un hoquet, presque à un sanglot. “J’aimais beaucoup Frosty, mais chaque fois que je le regarde aujourd’hui, je pense à Caitlin. Et ce n’est pas possible. Je n’en peux plus.

— Tu es sûre, Abby ? Vraiment ? C'est un bon chien.”

Elle a secoué la tête, tapé du pied. “J'en suis sûre.

— Bien.”

J'ai tiré sur la laisse, plus brutalement que nécessaire, et Frosty s'est levé d'un bond. Ses pattes ont foulé le sol, lentement, méthodiquement. Un cadavre en marche.

“Tu seras là à mon retour ?

— J'ai une réunion à l'église.”

J'ai hoché la tête, la main sur la poignée de la porte du fond. “C'est drôle.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est drôle ?

— Tu ne supportes plus de voir Frosty parce qu'il te rappelle Caitlin. Moi, c'est justement pour ça que je voudrais le garder.

— Tom. Arrête.

— D'accord.”

J'ai franchi la porte, menant à la mort le seul témoin connu de l'enlèvement de ma fille.

Je ne suis pas allé directement à la fourrière. Envahi par un sentiment de culpabilité – culpabilité d'avoir condamné Frosty, de l'avoir frappé, et de Dieu sait quoi encore –, je me suis arrêté au parc près de chez nous. Quand je me suis engagé sur le parking, Frosty s'est ragaillardi. Les oreilles dressées, la queue battant contre la banquette arrière, il s'est mis à haleter, emplissant l'air confiné de la voiture d'une forte odeur musquée. Après avoir trouvé une place à l'ombre, je suis allé lui ouvrir la porte. Il a sauté de la voiture puis, la truffe au ras du sol, a commencé à renifler chaque pouce du terrain, avec un bref arrêt pour uriner sur un arbuste. J'en ai profité pour attacher sa laisse avant de le suivre.

Comme tous les samedis de fin d'été, le parc fourmillait de vie. Une équipe de garçons s'entraînait sur le terrain de baseball près de la route, leurs battes en aluminium résonnant au contact de la balle. Des gens couraient ou marchaient à grandes foulées sur la piste principale, et je me suis engagé dans leur sillage, laissant Frosty m'entraîner de côté tous les dix mètres

pour examiner une branche morte ou une odeur inconnue. J'essayais de me dire que j'étais venu là pour le chien, qu'il méritait de passer ses derniers instants sur terre à faire ce qu'il aimait le plus, gambader dans le parc, chasser les papillons ou courir après les écureuils. Mais je mentais. C'était à cet endroit que Caitlin avait disparu quatre ans plus tôt alors qu'elle promenait Frosty, et je n'avais cessé d'y retourner depuis, seul, encore et encore.

Le parc occupait près de quatre-vingts hectares à seulement deux rues de chez nous. Sur les côtés est et sud s'étendaient de nouveaux lotissements aux noms de rues choisis autour du thème des cervidés – passage du Faon, allée de la Biche. Les briques des maisons étaient flambant neuves, les rues lisses et propres. Tandis que nous marchions, Frosty continuait de haleter au bout de sa laisse, la queue battant l'air comme un métronome. Il avait le pardon facile. Mon geste de tout à l'heure semblait déjà oublié, et je n'avais de toute façon pas le temps d'y penser. Frosty m'emmenait vers l'endroit où le parc longeait Oak Ridge, le plus ancien cimetière en activité de la ville, où devaient se tenir cette semaine la cérémonie commémorative et "l'enterrement" de Caitlin.

Les rangées bien droites de pierres tombales et les pelouses soigneusement tondues sont apparues à l'horizon. Je devais avoir ralenti le pas, car Frosty a tourné la tête vers moi, l'air interrogateur. Je n'étais plus allé au parc ni au cimetière depuis qu'Abby avait décidé d'organiser la cérémonie et d'ériger une stèle à la mémoire de Caitlin. Elle se faisait "aider" par le pasteur de son église, le pasteur Chris, qui considérait apparemment que quatre ans suffisaient à faire le deuil d'un enfant disparu. Il avait réussi à convaincre Abby qu'il était temps de tourner la page.

Les cimetières m'apportaient autrefois un certain réconfort, même après la disparition de Caitlin : ils me prouvaient que la mort pouvait être belle, que même lorsqu'on avait cessé de vivre, un souvenir, un témoignage de notre existence pouvait subsister.

Mon téléphone s'est mis à sonner dans ma poche.

La vibration m'a fait sursauter, et Frosty a tourné la tête, langue pendante.

J'ai sorti mon portable, pensant qu'Abby venait aux nouvelles. J'aurais peut-être ignoré son appel, mais le nom affiché n'était pas le sien. C'était mon frère. Ou plutôt mon demi-frère, Buster – il s'appelait William, mais on lui avait donné ce surnom de "brise-tout" à cause de sa tendance à casser tout ce qu'il touchait quand il était petit.

J'ai décroché juste avant que le répondeur ne se mette en marche.

"Quoi de neuf, chef ?" a-t-il claironné.

Il s'exprimait toujours d'une voix exagérément enjouée. À lui parler au téléphone, on avait l'impression d'avoir affaire à un téléprospecteur particulièrement convaincant, qui arrivait presque à vous faire croire que c'était votre jour de chance et que vous seriez vraiment bête de laisser passer son offre. Buster adoptait le même ton aujourd'hui, alors qu'on ne s'était pas parlé depuis six mois. Il avait déménagé à une heure de chez nous l'année précédente, et nos échanges, déjà sporadiques, avaient pratiquement cessé. Nous avions la même mère – décédée cinq ans plus tôt – mais pas le même père. Le mien était mort quand j'avais quatre ans. Ma mère s'était remariée et avait eu Buster.

Je lui ai dit que je promenais le chien.

"Bien, bien." Il s'est raclé la gorge. Quelqu'un lui parlait à l'autre bout du fil ; on aurait dit une voix de femme. "J'appelle pour te dire que j'allais venir cette semaine.

— Pour quoi faire ?

— Pour l'enterrement... ou peu importe comment Abby veut appeler ce truc. Tu ne m'as pas invité, et tu n'as peut-être même pas envie que je vienne, mais c'est elle qui me l'a proposé. Elle a dit qu'elle voulait que toute la famille soit là, et puisque tu n'as pas vraiment de... Enfin, il ne te reste plus que moi de ce côté-là, tu vois ?

— J'avais pensé à t'inviter, mais..." De là où je me tenais avec Frosty, à côté du cimetière, je distinguais l'endroit où la stèle de Caitlin s'élèverait dans quelques jours. "Je me suis dit que tu ne voudrais pas venir parce que...

— Parce que c'est une vaste connerie."

J'ai hésité. "Oui, voilà.

— Qu'est-ce qu'elle va faire, enterrer un cercueil vide ? Ça ressemble à quoi, un enterrement pour quelqu'un qui n'est peut-être pas mort ?

— On n'a pas acheté de cercueil.

— Mais vous avez acheté une concession et une pierre tombale ?”

Frosty a tiré sur sa laisse, me signifiant son désir d'avancer.

“Oui.

— Bon Dieu... C'est à cause de son église de cinglés ? Comment ça s'appelle, déjà ?”

Je commençais à regretter d'avoir pris l'appel.

“L'Église chrétienne de la Communauté.

— Très original. Moi qui croyais que toutes les églises étaient chrétiennes. Tu te rappelles quand les gens fréquentaient de vraies églises ? Tu sais, les baptistes, les méthodistes, les presbytériens... J'ai horreur de toutes ces religions simplistes, pas toi ? On construit un café dans un entrepôt, on accueille tout le monde, et les gens sont contents.

— Je ne pensais pas que tu t'insurgeais si facilement.

— La bêtise me débecte. Cette mentalité de troupeau. Combien tu as dû payer pour le cénotaphe et la concession ? Quelques milliers de dollars ?”

Frosty s'est remis à tirer sur la laisse, et j'ai tiré à mon tour pour qu'il se tienne tranquille.

“Le quoi ?

— Le cénotaphe. Ça s'appelle comme ça quand on installe une pierre tombale sans personne en dessous. Un cénotaphe. T'es pas le seul à connaître des mots compliqués, professeur.

— Écoute, il faut que j'y aille. Le chien a fait ses besoins.

— Je t'appellerai quand je serai en ville, d'accord ?

— Pas de problème. Mais ne te sens pas obligé...

— Si, je me sens obligé.” Buster avait l'air on ne peut plus sincère, et j'avais envie de le croire. Vraiment. “Tu peux toujours compter sur moi. Tiens-moi au courant. Je serai là.”

J'avais le choix entre repartir sur le chemin avec Frosty, ce qu'on ne faisait presque jamais, et retourner à la voiture pour

accomplir ma mission. Frosty m'a tiré légèrement dans la direction du parking, mais j'ai tiré plus fort, et nous sommes entrés dans le cimetière.

Je savais que les animaux n'étaient pas les bienvenus, par crainte qu'ils déterrent les fleurs ou se soulagent sur les tombes, mais Frosty paraissait avoir vidé son réservoir et je préférais encore la perspective d'un petit accident au cimetière à celle de l'emmener à la fourrière.

Nous avons suivi l'allée centrale avant de tourner à droite, vers le fond. Je connaissais les noms inscrits sur les plus grandes pierres tombales, des noms qu'on retrouvait partout dans la ville, sur les bâtiments et dans les parcs : Potter, Hardcastle, Greenwood, Cooper. Ils ne prenaient pas la mort à la légère, ces pères fondateurs et ces pionniers de l'éducation, ces conseillers municipaux et ces chefs spirituels. En plus de leurs pierres tombales raffinées ornées de magnifiques gravures, aussi immaculées que le jour de leur mise en place, ils s'étaient payé des gardiens grandeur nature pour veiller sur leurs tombes : Vierges attentives, anges ailés, Christ aux yeux tournés vers le ciel comme pour plaider leur cause. Même si la pierre que nous avons choisie pour Caitlin n'avait rien d'aussi imposant, elle n'était pas non plus donnée. Buster avait raison : nous avons dépensé trop d'argent.

Suivant les panneaux installés à hauteur de genou, j'ai trouvé la section B, puis j'ai remonté l'allée en direction de notre numéro. Malgré la présence des morts dormant sous la terre, c'était une belle journée. La température atteignait les vingt-six degrés, et seuls quelques nuages cotonneux se détachaient sur le bleu du ciel. Le moteur d'une tondeuse à gazon invisible tournait au loin. En jetant un œil autour de moi, j'ai constaté que j'étais seul : les joggeurs et les promeneurs s'en tenaient au parc, et je me suis contenté d'écouter les halètements de Frosty et le cliquetis de son collier.

“Juste un petit détour, mon chien.”

La plus grande partie du cimetière était occupée, les pierres nichées trop près les unes des autres pour laisser place à une nouvelle tombe. Je cherchais un petit espace vide, une dernière parcelle libre que nous avons achetée en espérant ne jamais l'utiliser. Mon regard passait sur des maris enterrés avec leur

femme sous une même pierre tombale, monument à l'amour et aux unions éternelles ; des enfants placés près de leurs parents ; des anciens combattants aux stèles ornées de petits drapeaux qui flottaient dans la brise. Et tout à coup, j'ai cru voir le nom de Caitlin.

Ce n'était qu'une vision fugitive, une image captée du coin de l'œil, et je l'ai aussitôt chassée de mon esprit, pensant que mes yeux et mon cerveau, à la recherche d'un lien avec ma fille, avaient imaginé son nom. Mais comme j'avancais, je l'ai aperçu de nouveau, gravé sur une grande pierre rectangulaire. Il était bien là. CAITLIN ANN STUART. NOTRE FILLE. NOTRE AMIE. NOTRE ANGE. 1992-2004.

La pierre n'aurait pas dû se trouver là.

Abby m'avait affirmé qu'on ne l'installerait que dans les jours suivant la cérémonie, que lorsque nous nous tiendrions devant la tombe mercredi, il n'y aurait qu'un petit carré d'herbe verte. Pas de terre retournée, pas de stèle. Et j'avais tiré un certain réconfort de ce scénario, parce qu'il me semblait un peu moins définitif, moins irrévocable que ce qu'Abby avait prévu. Je m'étais persuadé que la cérémonie n'aurait pas vraiment de rapport avec ma fille, qu'on la tiendrait en souvenir d'un autre enfant, ou peut-être même de quelqu'un que je n'avais jamais vu : un inconnu, la victime sans visage et sans nom d'une tragédie lointaine.

Je fixais la stèle. Frosty s'est éloigné, tirant sur la laisse pour aller renifler une pierre voisine, tandis que le chant strident des cigales s'élevait dans les arbres au-dessus de nous avant de s'affaiblir comme le tic-tac d'une horloge fatiguée. J'avais souvent essayé d'imaginer ce qui était arrivé à Caitlin. Malgré tous mes efforts, je n'avais jamais pu aboutir à une représentation cohérente et sensée des événements qui s'étaient déroulés à quelques mètres de cet endroit ; mais la bande-son résonnait dans ma tête, souvent.

La nuit, étendu dans mon lit alors que les phares des voitures dansaient sur le plafond et les murs de ma chambre, j'entendais les hurlements de Caitlin, ses cris terrorisés qui se muiaient en sons rauques. Avait-elle pleuré, le visage trempé de larmes et de morve ? Avait-elle souffert ? Combien de temps m'avait-elle appelé ?

Je bourrais le matelas de coups de poing rageurs, le visage enfoui dans l'oreiller jusqu'à avoir l'impression que mon crâne allait exploser.

Je connaissais les statistiques : après quarante-huit heures, les chances de retrouver un enfant vivant sont quasi nulles. Pourtant j'avais réussi à ignorer ces chiffres, à prétendre qu'ils ne me concernaient pas – à l'époque comme aujourd'hui. Je continuais de m'arrêter sur le palier tous les soirs pour allumer la lumière de l'entrée et m'assurer que la clé de secours – celle que Caitlin utilisait parfois en rentrant de l'école – était cachée sous le pot de fleurs habituel, où elle pourrait la retrouver.

Mais il était difficile de contredire une pierre tombale.

Frosty est venu me donner un petit coup de museau sur le mollet, impatient de repartir. Il n'aimait pas rester immobile quand il aurait pu aller chercher des bâtons ou marquer son territoire. Je l'ai repoussé, perdu dans mes pensées. Je ne supportais pas la facilité avec laquelle Abby avait décidé de tourner la page, d'accepter de vivre sans espoir de retrouver notre fille. J'avais mené bataille au nom du souvenir de Caitlin, et pour quoi ? Pour découvrir que la vie continuait sans elle, et sans moi aussi ?

“Frosty. Viens là.”

Il est revenu vers moi, remuant la queue d'un air joyeux. Je me suis accroupi dans l'herbe et lui ai attrapé la tête. Il a ouvert de grands yeux, mais n'a pas résisté, se rappelant peut-être la tape qu'il avait reçue plus tôt. Son haleine fétide me soufflait au visage, et je distinguais les taches sur ses longues dents. Je lui ai posé la question que je lui avais posée plusieurs fois déjà, depuis ce jour où il était revenu du parc sans Caitlin, traînant sa laisse derrière lui.

“Frosty, qu'est-ce que tu as vu ce jour-là ? Qu'est-ce qui s'est passé ?”

Il m'a regardé, haletant de plus belle. La façon dont je le tenais ne lui plaisait pas et il a commencé à se tortiller.

“Qu'est-ce que tu as vu ?”

Alors qu'il se dérobaît, j'ai tiré la laisse vers moi. Frosty a secoué la tête comme pour se défaire de la sensation de mes mains sur son corps. Je me suis relevé.

“Foutu chien. Même pas capable de parler.”

J’ai regardé la pierre tombale une dernière fois, laissant le nom de ma fille et la date supposée – et probable – de sa mort s’incruster dans mon esprit, avant de tirer une nouvelle fois sur la laisse.

“Viens, Frosty. Il faut qu’on y aille.”